

Mercredi 5 juin 1963

[21] - 5 Juin 63 - Phallus et castration, L'Autre,
lien du message, la voix (2):
son incorporation.

(20) Ce que je vous ai dit la dernière fois s'est cios,
je crois significativement dans le silence qui a répondu
à mon propos, personne n'ayant, semble-t-il, gardé le
sang-froid de couronner d'un léger applaudissement. Ou
je me trompe ou, après tout, ce n'est pas trop d'y voir
le résultat de ce que j'avais expressément annoncé en
commençant ce propos, c'est-à-dire qu'il n'était pas pos-
sible d'aborder de front l'angoisse de la castration
sans en provoquer, disons, quelques échos. Et après tout,
ce n'est pas là prétention excessive puisque ce que je
vous ai dit est somme toute quelque chose que l'on peut
qualifier de pas très encourageant puisque s'agissant
de l'union de l'homme et de la femme, problème quand
même toujours présent et dont c'est à juste titre qu'il
a toujours, que j'espère qu'il restera encore dans les préoccupations

592

cupations des psychanalystes.

Jones a tourné longuement autour de ce problème matérialisé, incarné par ce qui est supposé impliqué par la perspective phallic-centrique, de l'ignorance primitive non seulement de l'homme mais de la femme elle-même concernant le lieu de la conjonction : le vagin. Et tous les détours, en partie féconds, quoique non achevés qu'a parcourus Jones sur cette voie, montrent très bien leur visée dans ce qu'il invoque, -je vous l'ai rappelé en son temps- le fameux "il les créa homme et femme" au reste si ambigu. Car, après tout, on peut bien le dire, Jones n'a pas médité ce verset 27 du livre I de la Genèse, sur le texte hébreu.

Quoiqu'il en soit, pour essayer de faire supporter ce que j'ai dit la dernière fois sur mon petit schéma,

✕ fabriqué sur l'usage des cercles eulériens, cela pourrait se supporter ainsi : le champ couvert par l'homme et par la femme dans ce qu'on pourrait appeler, au sens biblique leur connaissance l'un de l'autre, ne se recoupe, qu'en ceci que la zone où il pourrait effectivement se recouvrir, où leur désir les porte pour atteindre se qualifie par le manque de ce qui serait leur medium, le phallus, c'est ce qui, pour chacun, quand il est atteint, justement l'aliène de l'autre.

De l'homme dans son désir de la toute-puissance phallique, la femme peut-être assurément le symbole et c'est justement en tant qu'elle n'est plus la femme. Et quant à la femme, il est bien clair partout ce que nous avons découvert, ce que nous avons appelé le pénis-
neid, qu'elle ne peut prendre le phallus que pour ce qu'il n'est pas, c'est-à-dire soit (a) l'objet, soit son trop petit (ψ) à elle qui ne lui donne qu'une jouissance approchée de ce qu'elle imagine de la jouissance de l'autre, qu'elle peut sans doute partager par une sorte de fantasme mental mais qu'à aberrer sur sa propre jouissance.

femme

En d'autres termes, elle ne peut jouir de (ψ) que par ce qu'il n'est pas à sa place, à la place de sa jouissance, où sa jouissance peut se réaliser. Je vais vous en donner une petite illustration un peu brûlante, combien latérale mais actuelle. Dans un auditoire comme celui-ci, combien de fois nous analystes, combien de fois, au point que ça devient une constante de notre pratique, les femmes veulent se faire psychanalyser comme leur mari et souvent par le même psychanalyste. Qu'est-ce que ça veut dire ? si ce n'est que c'est le désir supposé couronné de leur mari qu'elles

ambitionnent de partager. Le $(-\phi)$ la repositivation du (ϕ) qu'elles supposent a'opérer dans le champ psychanalytique, voilà à quoi elles ambitionnent d'accéder.

Que le phallus ne se trouve pas là où on l'attend, là où on l'exige, à savoir sur le plan de la médiation génitale, voilà ce qui explique que l'angoisse est la vérité de la sexualité, c'est-à-dire ce qui apparaît chaque fois que son flux se retire, montre le sable. La castration est le prix de cette structure, elle se substitue à cette vérité. Mais en fait, ceci est un jeu illusoire, il n'y a pas de castration parce que, au lieu où elle a à se produire, il n'y a pas d'objet, à castrer, il faudrait pour cela que le phallus fût là, or il n'est là que pour qu'il n'y ait pas d'angoisse.

Le phallus, là où il est attendu comme sexuel, n'apparaît jamais que comme manque et c'est cela son lien avec l'angoisse et tout ceci veut dire que le phallus est appelé à fonctionner comme instrument de la puissance.

Or, la puissance, je veux dire ce dont nous parlons quand nous parlons de puissance, quand nous en parlons d'une façon qui vacille, de ce dont il s'agit, car c'est toujours à la toute-puissance que nous nous référons. Or, ce n'est pas de cela qu'il s'agit, la

toute-puissance est déjà le glissement, l'évasion par rapport à ce point où toute puissance défaille. On ne demande pas à la puissance d'être partout. On lui demande d'être là où elle est présente justement parce que là où elle est attendue, elle défaille, que nous commençons à fomentier la toute-puissance. Autrement dit le phallus est présent, il est présent partout où il n'est pas en situation.

Car c'est la face qui nous permet de percer cette illusion de la revendication engendrée par la castration, en tant qu'elle couvre l'angoisse présentifiée par toute actualisation de la jouissance, c'est cette confusion de la jouissance avec les instruments de la puissance. L'impuissance humaine, avec le progrès des institutions, devient mieux que cet état de [Hilflosigkeit] fondamental ; elle se constitue en profession, j'entends profession dans tous les sens du mot, depuis le sens de profession de foi jusqu'au terme, à la visée que nous trouvons dans l'idéal professionnel.

Tout ce qui s'abrite derrière la dignité de toute profession c'est toujours ce manque central qui est impuissance. L'impuissance, si l'on peut dire, dans sa formule la plus générale, c'est celle qui voue l'homme à ne pouvoir jouir que de son rapport au support de (+φ)

(?)

c'est-à-dire d'une puissance trompeuse. Si je vous rappelle que cette structure tient à la suite que j'ai articulée la dernière fois, c'est pour vous amener à quelques faits remarquables qui contrôlent la structure ainsi articulée, ce fameux terme de l'homosexualité est dans notre doctrine, notre théorie, la freudienne, est mis au principe du ciment social, observons que Freud a toujours remarqué, n'a jamais soulevé là-dessus un doute, qu'elle est le privilège du mâle. Ce ciment, libidinal du lien social en tant qu'il ne se produit que dans la communauté des mâles est lié à la face d'échec sexuel qui lui est, du fait de la castration, spécialement impartie.

Par contre, l'homosexualité féminine a peut-être une grande importance culturelle mais aucune valeur de fonction sociale parce qu'elle se porte, elle, sur le champ propre de la concurrence sexuelle, c'est-à-dire là où en apparence, elle aurait le moins de chance de réussir, si justement dans ce champ, ceux qui ont l'avantage ce sont ceux justement qui n'ont pas le phallus, à savoir que la toute-puissance, la plus grande vivacité du désir, se produit au niveau de cet amour qu'on appelle uranien, dont j'évoque, dans son lieu,

avoir marqué l'affinité la plus radicale avec ce qu'on appelle l'homosexualité féminine. //

✓ Amour idéaliste, présentification de la médiation essentielle du phallus comme $(-\varphi)$. Ce (φ) donc, pour les deux sexes, qu'est-ce que je désire ? que je ne puisse avoir qu'en tant que $(-\varphi)$. C'est ce moins qui se trouve, dans le champ de la conjonction sexuelle, être le médium universel, être ce moi, cher [l'Amour.] non point hégélien, réciproque mais en tant qu'il constitue le champ de l'autre comme manque. Je n'y accède que pour autant que je prends cette voie-croisée, que je m'attache à ceci que ce je me fait disparaître, que je me retrouve, que, dans ce que Hegel, bien sûr, a aperçu mais qu'il motive sans cet intervalle, que dans (un (a) généralisé, que dans l'idée du moi en tant qu'il est partout, c'est-à-dire qu'il n'est plus nulle part, ✓ le support du désir n'est pas fait pour l'union sexuelle car, généralisé, il ~~ne~~ spécifie plus comme homme ou femme mais comme l'un et l'autre. La fonction de ce champ, ici décrit comme celui de l'union sexuelle, pose pour chacun des deux sexes l'alternative : l'autre est [ou l'Autre ou le phallus, au sens de l'exclusion. Ce champ là est vide. Mais ce champ là, si je le positive, le "ou" prend cet autre sens qui veut dire que l'un à

* ou *



l'autre est substituable à tout instant.

C'est pour cela que ce n'est pas par hasard que j'ai introduit le champ de l'œil caché derrière tout l'univers spatial, par la référence à ces êtres-image sur la rencontre desquels se joue un certain parcours de salvation, le parcours bouddhiste notamment, en introduisant celle que je vous ai désignée comme la Koin Ihn ou autrement l'Avalo-Kiteschvara, dans sa complète ambiguïté sexuelle. Plus l'Avalo-Kiteschvara est présentifié comme mâle, plus il prend des aspects femelles. Je vous présenterai, si ça vous amuse, un autre jour, des images de statues ou de peintures tibétaines, elles surabondent, et le trait que je vous désigne y est absolument patent.

Ce dont il s'agit aujourd'hui, est de saisir, comment cette alternative du désir et de la jouissance peut trouver son passage. La différence qu'il y a entre la pensée dialectique et notre expérience c'est que nous ne croyons pas à la synthèse. S'il y a un passage, là où l'antinomie se ferme, c'est parce qu'il était déjà là avant la constitution de l'antinomie.

Pour que l'objet (a) où s'incarne l'impasse de l'accès du désir à la chose, lui livre passage, il faut revenir à son commencement. Il n'y a rien qui prépare ce passage, avant la capture du désir, dans

l'espace spéculaire, il n'y a pas d'issue, car n'omettons pas que la possibilité de cet impasse lui-même est liée à un moment qui anticipe et conditionne ce qui vient se marquer *dans l'échec sexuel de l'homme*, c'est la mise en jeu de la tension spéculaire qui érotise si précocément et si profondément le champ de l'insight ce qui s'ébauche chez l'anthropoïde, du caractère conducteur de ce champ, on le sait depuis que [[Kätker?]]], il n'est pas intelligence, en ceci qu'il peut beaucoup de choses à condition que ce qu'il a à atteindre, il le voit.

? > J'ai fait allusion hier soir à ceci que tout est là, non pas qu'il soit plus que nous le primaire, incapable de parler, mais qu'il ne peut pas faire entrer sa parole dans ce champ opératoire. Mais ce n'est pas là, la seule différence. La différence marquée en ceci qu'il n'y a pas, pour l'animal de stade du miroir, c'est ce qui a été passé sous le nom de narcissisme, d'une certaine soustraction ubiquiste de la libido, d'une injection de la libido dans ce champ de l'insight, dont la vision spécularisée donne la forme. Mais cette forme nous cache le phénomène qui est l'occultation de l'œil, qui désormais devrait, celui que nous sommes, le regarder

XI

de partout, sous l'universalité du voir.

Uscit
dign

On sait que ça peut se produire et c'est ça qui s'appelle l'Unheimlich, mais il y faut des circonstances bien particulières. D'habitude, ce qu'a justement de satisfaisant la forme spéculaire, c'est de masquer la possibilité de cette apparition. En d'autres termes, l'œil institue le rapport fondamental désirable en ceci qu'il tend toujours à faire méconnaître, dans le rapport à l'autre que sous ce désirable il y a un désirant.

Réfléchissez à la portée de cette formule que je crois pouvoir donner comme la plus générale de ce qu'est le surgissement de l'Unheimlich, pensez que vous avez * affaire au désirable le plus reposant, à sa forme la plus apaisante, la statue divine qui n'est que divine, quoi de plus Unheimlich que de la voir s'animer, c'est-à-dire se pouvoir montrer désirante.

a

Or, non seulement, c'est l'hypothèse structurante que nous posons à la genèse du (a) qu'il naît ailleurs et avant cela, avant cette capture qui l'occulte, ce n'est pas seulement cette hypothèse, elle-même formée sur notre praxis, bien sûr, c'est de là que je l'introduis, ou bien notre praxis est fautive, j'entends fautive par rapport à elle-même, ou elle suppose

que notre champ qui est celui du désir s'engendre de ce rapport S à A qui est celui où nous ne pouvons que retrouver ce qui est notre but, que pour autant que nous en reproduisons les termes. / Ou notre praxis est fautive par rapport à elle-même / ou elle suppose cela. Ce qu'engendre notre praxis, si vous voulez, c'est cet univers-là, symbolisé au dernier terme dans la fameuse division qui nous guide depuis un moment à travers les trois temps où l'S sujet encore inconnu ^à se constituer dans l'Autre, et où le (a) apparaît comme reste de cette opération.

Je vous ferai remarquer en passant que l'alternative : ou notre praxis est fautive ou elle suppose cela n'est pas une alternative exclusive. Notre pratique peut se permettre d'être en partie fautive par rapport à elle-même et qu'il y ait un résidu puisque, justement, c'est celui-là qui est prévu.

Grande présomption que nous ne risquons que fort peu à nous engager dans une formalisation qui s'impose comme aussi nécessaire. Mais ce rapport de S à A, il faut bien le situer comme dépassant de beaucoup dans sa complexité pourtant si simple, inaugurale, ce que, ceux qui nous ont légué la définition du signifiant croient de leur devoir de poser au principe du jeu

qu'ils organisent, à savoir la notion de communication. La communication comme telle n'est pas ce qui est primitif puisque, à l'origine S n'a rien à communiquer pour la raison que tous les instruments de la communication sont de l'autre côté, dans le champ de l'Autre, et qu'il a à les recevoir de lui. Comme je l'ai dit depuis toujours, c'est à pour suite et conséquence que toujours, principalement, c'est de l'Autre qu'il reçoit son propre message, la première émergence, celle qui s'inscrit dans ce tableau n'est qu'un "qui suis-je ?" inconscient puisqu'informulable auquel répond avant qu'il se formule, un "Tu es" c'est-à-dire qu'il reçoit d'abord son propre message sous une forme inversée, ai-je dit depuis très longtemps. J'ajoute aujourd'hui, si vous l'entendez, qu'il le reçoit sous une forme d'abord interrompue, il entend d'abord un "Tu es" sans attribut. Et pourtant si interrompu que soit ce message et donc si insuffisant, il n'est jamais informé, à partir de ce fait que le langage existe dans le réel, qu'il est en cours, en circulation et qu'à son propos à lui, le S, dans son interrogation supposée primitive, qu'à son propos, beaucoup de choses, en ce langage, sont d'ores et déjà réglées.

Autre

Message

Or, pour reprendre ma phrase de tout à l'heure, (-)

[manque un fragment] —————→

[délirer aujourd'hui.]

Il faut même, pour ce que j'ai à délirer aujourd'hui, évoquer les références d'existence, dont le fait que je ne puisse le faire que sans trop savoir ce qui peut y répondre dans votre connaissance, montre à quel point, c'est notre destin de devoir nous déplacer dans un champ où, quoi qu'en on pense, et quelque dépense de cours et de conférence qu'il soit fait, votre éducation n'est rien moins qu'assurée.

Quoi qu'il en soit, si certains ici se souviennent de ce que Piaget appelle le langage égocentrique, auquel je ne sais si nous pouvons en revenir cette année, je pense que vous savez ce que c'est et que, sous une dénomination, peut-être défendable, mais assurément propice à toutes sortes de malentendus, il y a par exemple, cette caractéristique que le langage égocentrique, à savoir ces sortes de monologues auquel un enfant se livre tout haut, mis avec quelques camarades dans une tâche commune, qui est très évidemment un monologue tourné vers lui-même, ^[ou ne] on peut se produire que, justement, dans cette certaine communauté. Ce n'est pas là objecter à la qualification d'égocentrique, si cet égocentrique, on en précisait le sens. Quoi qu'il en soit, pour ce qui

est de l'égoïsme, il peut paraître frappant, que le sujet comme énoncé soit tellement souvent éliidé. Je rappelle cette référence, c'est peut-être pour vous inciter à reprendre contact et connaissance avec le phénomène, dans les textes piagétiques, à toutes fins utiles pour l'avenir, mais aussi pour vous noter qu'au moins un problème se pose, de situer, de savoir ce qu'est le monologue hypnopontique et tout à fait primitif par rapport à cette manifestation, comme vous le savez, d'un stade beaucoup ultérieur.

D'ores et déjà, je vous indique, que concernant ces problèmes, comme vous le voyez de genèse et de développement, ce fameux schéma qui vous a tellement tanné pendant des années, reprendra sa valeur. Quel qu'il en soit, ce monologue du petit enfant dont je vous parle, ne se produit jamais quand quelqu'un d'autre est là, un frère cadet, un autre baby dans la chambre, suffisant pour qu'il ne se produise pas. Bien d'autres caractères indiquant que ce qui se passe à ce niveau, dont vous le verrez, il est si étonnamment révélateur, de la précocité des tensions dénormées comme primordiales dans l'inconscient, nous ne pouvons douter d'avoir là quelque chose en tous points analogues à la fonction du rêve.

Tout se passe sur l'Autre scène, avec l'accent que j'ai donné à ce terme, et ne devons-nous pas, être guidés ici, par la petite porte même, ce n'est jamais qu'une mauvaise entrée par laquelle je vous introduis ici au problème, c'est à savoir concernant ce dont il s'agit, à savoir la constitution du (a) du reste, qu'en tout cas, ce phénomène, si ces conditions sont bien celles que je vous dis, nous ne l'avons, nous, qu'à l'état de reste, c'est-à-dire sur la bande du magnétophone. Autrement, nous avons tout au plus le murmure lointain, toujours prêt à s'interrompre à notre apparition.

Est-ce que ceci ne nous introduit pas à considérer que quelque voisine est efforcée à saisir que pour le sujet on train de se constituer, c'est aussi du côté d'une voix détachée de son support que nous devons chercher ce reste.

Faites très attention, il ne faut pas, ici, aller trop vite. Tout ce que le sujet reçoit de l'Autre par le langage, l'expérience ordinaire est qu'il le reçoit sous forme vocale. Mais nous savons très bien, dans l'expérience qui n'est pas tellement rare, encore qu'on évoque toujours des cas éclatants, Helen Keller, qu'il y a d'autres voies que vocale pour recevoir le langage,

★ Il y a d'autres voies pour recevoir le langage, le langage n'est pas vocalisation.

¶ Pourtant, je crois que nous pouvons (nous) avancer (que) dans le sens qu'un rapport plus que d'accident, ~~(l')~~ le langage à une sonorité. Et nous croirons peut-être même avancer dans la bonne voie, à essayer d'articuler les choses de près en qualifiant cette sonorité, par exemple, d'instrumentale. Il est un fait, ici, la physiologie ouvre la voie. Nous ne savons pas tout sur le fonctionnement de notre oreille, mais tout de même nous savons que le limaçon est un résonateur, résonateur complexe ou composé si vous voulez, mais enfin un résonateur, même composé, se décompose, en compositions de résonateurs élémentaires. Ceci nous mène dans une voie qui est celle-ci que le propre de la résonance est que c'est l'appareil qui y domine, c'est l'appareil qui résonne, il ne résonne pas à n'importe quoi, il résonne si vous voulez, pour ne pas trop compliquer les choses, qu'à sa note, sa fréquence propre.

Ceci nous mène à une certaine remarque concernant la sorte de résonateur auquel nous avons affaire, j'entends concrètement, dans l'organisation de l'appareil sensoriel en question, notre oreille, à un résonateur, pas n'importe lequel, à un résonateur du type tuyau.

La longueur du parcours intéressé dans un certain retour que fait la vibration apportée toujours de la fenêtre ronde passant de la rampe tatanique à la rampe vestibulaire, paraît nettement liée à la longueur de l'espace parcouru dans une conduite close qui opère donc à la façon, si vous voulez, de quelque tuyau quel qu'il soit, flûte ou orgue.

Evidemment la chose est compliquée, cet appareil ne ressemblant à aucun autre instrument de musique, c'est un tuyau qui serait, si je puis dire, un tuyau à touche, dans ce sens qu'il semble que ce soit la cellule posée en position de corde mais qui ne fonctionne pas comme une corde qui est intéressée au point de retour de l'onde qui se charge de connoter la résonance intéressée.

Je m'excuse d'autant plus de ce détour qu'il est bien certain que ce n'est pas dans ce sens que nous trouverons le dernier mot des choses. Ce rappel est quand même destiné à actualiser ceci que dans la forme, la forme organique, il y a quelque chose qui nous paraît apparenté à ces données primaires, topologiques, transspatiales, qui nous ont fait, très spécialement nous intéresser à la forme la plus élémentaire de la constitution créée et créatrice d'un vide, celle que nous avons,

pour vous, apologétiquement incarnée dans l'histoire
du pot.

Un pot aussi est un tuyau et qui peut résonner.
Et la question de ce que nous avons dit, que deux pots,
tout à fait pareils, ne manquent absolument pas de
s'imposer comme différents individuellement mais que
la question peut se poser de savoir si, quand on met
l'un à la place de l'autre, le vide qui fut successive-
ment au coeur de chacun d'entre eux n'est pas toujours
le même.

Or, c'est bien du commandement qu'impose le vide
au coeur du tuyau acoustique à tout ce qui peut venir
y résonner de cette réalité qui s'ouvre sur un pas
ultérieur de notre démarche, et qui n'est pas si simple
à définir, à savoir ce qu'on appelle un souffle, à sa-
voir qu'à tous les souffles possibles, une flûte

au niveau de telle de ses ouvertures impose la même
vibration, si ce n'est pas là loi, s'indique pour nous
ce quelque chose où le (a) dont il s'agit, fonctionne
(?) EN UNE RÉELLE fonction de médiation.

Eh bien, ne cédon pas à cette illusion. Tout
ceci n'a d'intérêt que de métaphore. Si la voix au
sens où nous l'entendons a une importance, ce n'est pa-

de résonner dans aucun vide spatial, c'est pour autant que la formule, la plus simple immixtion dans ce qu'on appelle linguistiquement sa fonction. [phatique] qu'on croit être de la simple prise de contact, qui est bien autre chose, résonne dans un vide qui est le vide de l'Autre comme tel, l'ex nihilo, à proprement parler, la voix répond à ce qui se dit mais elle ne peut pas en répondre. Autrement dit, pour qu'elle réponde, nous devons incorporer la voix comme l'altérité de ce qui se dit.

C'est bien pour cela et non pour autre chose que détachée de nous notre voix nous apparaît avec un son étranger. Il est de la structure de l'autre de constituer un certain vide, le vide de son manque de garantie, la vérité entre dans le monde avec le signifiant et avant tout contrôle. Elle a l'épreuve, elle se renvoie seulement par ses échos dans le réel. Or, c'est dans ce vide que la voix en tant que distincte des sonorités, ^{voix} voire non pas modulée mais articulée, résonne. La voix dont il s'agit, c'est la voix en tant qu'impérative, en tant qu'elle réclame obéissance ou conviction, qu'elle se situe non par rapport à la musique mais par rapport à la parole.

Il serait intéressant de voir la distance qu'il peut

y avoir, à propos de cette méconnaissance bien connue de la voix enregistrée, entre l'expérience du chanteur et celle de l'orateur. Je propose à ceux qui voudront se faire les enquêteurs bénévoles de ceci, de le faire ; je n'ai pas le temps de le faire moi-même.

I-Id.
Voix

Malais je crois que c'est ici que nous touchons du doigt cette distincte forme d'identification que je n'ai pu aborder l'année dernière et qui fait que l'identification de la voix nous donne au moins le premier modèle qui fait que, dans certains cas, nous ne parlons pas de la même identification que dans les autres, nous parlons d'Einverleibung, d'incorporation.

Les psychanalystes de la bonne génération s'en étaient aperçu. Il y a un monsieur Isacover qui fit dans l'année vingt de l'International Journal, un très remarquable article qui d'ailleurs, à mon sens, n'a d'intérêt que du besoin qui s'imposait à lui de donner une image véritablement frappante de ce qu'était de distinct, ce type d'identification. Car, vous allez le voir, il va la chercher dans quelque chose dont les rapports, que vous constaterez, sont singulièrement plus lointains du phénomène que [—————] s'il s'intéresse au petit animal qui s'appelle, si mon

611

souvenir est bon, parce que je n'ai pas eu le temps de le recontrôler, ce souvenir, qui s'appelle, je crois, daphnie et qui, sans être du tout une crevette, représentez-vous le comme y ressemblant sensiblement. Quel qu'il en soit, cet animal, qui vit dans les eaux salines a la curieuse habitude, comme nous dirions dans notre langage, de se tamponner le coquillard, à un moment de ses métamorphoses avec de menus grains de sable, de se les introduire, dans ce qu'elle a comme appareil réduit dit stato-acoustique, autrement dit dans les

[4] tricules car elle ne bénéficie pas de notre prodigieux limaçon, dans les^{tr} tricules s'étant introduit ces parcelles de sable car il importe qu'elle se les y mette du dehors, car elle ne les produit d'elle-même en aucun cas, l'utricule se reforme et la voilà qui aura à l'intérieur les petits grelots nécessaires à son équilibration. Elle les a amené de l'extérieur. Avouez que le rapport est lointain avec la constitution du surmoi, néanmoins ce qui m'intéresse c'est que monsieur Isaacovitch n'ait pas cru devoir trouver de meilleures comparaisons que de se référer à cette opération. Vous avez tout de même, j'espère, entendu s'éveiller en vous des échos de physiologie et vous savez que des expérimentateurs malicieux ont substitué des grains de ferraille à ces

grains de sable histoire de s'amuser ensuite avec la daphni et un aimant.

voix

Une voix, donc, ne s'assimile pas, mais qu'elle s'incorpore, c'est là ce qui peut lui donner une fonction Modeler notre vide et nous retrouvons ici, mon instrument de l'autre jour, le choffar de la synagogue, ce qui donne son sens à cette possibilité qu'un instant il puisse être tout musical, est-ce même une musique que cette quinte élémentaire, cet écart de quinte qui est le sien ? qu'il puisse être substitut de la parole, en arrachant puissamment notre oreille à toutes ces harmonies coutumières. Il modèle le lieu de notre angoisse mais observons-le seulement après que le désir de l'autre ait pris forme de commandement. C'est pourquoi il peut jouer sa fonction éminente à donner à l'angoisse sa résolution qui s'appelle culpabilité ou pardon et qui est justement l'introduction d'un autre ordre. Ici que le désir soit manque est fondamental, nous dirons que c'est sa faute principielle, faute au sens de quelque chose qui fait défaut. Changez le sens de cette faute en lui donnant un contenu dans ce qui est l'articulation de quoi, laissons-le suspendu et voilà qui explique la naissance de la culpabilité et de son rapport avec l'angoisse.

ang.
Culpabilité

Pour savoir ce qu'on peut en faire, il faut que je vous entraîne dans un champ qui n'est pas celui de cette année mais qu'il faut, sur lequel il faut ici, un peu mordre. J'ai dit que je ne savais pas ce qui, dans le choffar, disons, clameur de la culpabilité, s'articule de l'autre qui couvre l'angoisse. Si notre formule est juste, quelque chose comme le désir de l'autre doit y être intéressé.

Je me donne encore trois minutes pour introduire quelque chose qui prépare les voies et la prochaine fois, nous pourrions faire notre pas prochain, c'est à vous dire, que ce qui est ici le plus favorablement prêt à s'éclairer réciproquement, c'est la notion du sacrifice. Bien d'autres que moi se sont essayés à aborder ce qui est en jeu dans le sacrifice. Je vous dirai, le temps nous presse, brièvement, que le sacrifice est destiné, non pas du tout à l'offrande ni au don qui se propage dans une bien autre dimension, mais à la capture de l'autre comme tel dans le réseau du désir.

La chose serait déjà perceptible, à savoir ce à quoi il se réduit sur nous sur le plan de l'éthique, il est d'expérience commune que nous ne vivons pas notre vie, qui que nous soyons, sans offrir sans cesse à je ne

sais quelle divinité inconnue, le sacrifice de quelque
X petite mutilation que nous nous imposons, valable ou
non au champ de nos désirs.

Les sous-jacences de l'opération ne sont pas toutes
visibles qu'il s'agisse de quelque chose qui se rapporte
à (a) a comme pôle de notre désir, ceci n'est pas douteux.
Mais il vous faudra la prochaine fois, pour que je
vous montre qu'il y faut quelque chose de plus et nommément
j'espère qu'à ce rendez-vous, j'aurais grand
convent d'obsessionnels et nommément que ce (a) est
quelque chose déjà de consacré, ce qui ne peut se conce-
voir qu'à reprendre, dans sa forme originelle, ce dont
il s'agit concernant le sacrifice.

Nous avons, sans doute, quant à nous, perdu nos
dieux dans la grande foire civilisatrice mais un temps
assez prolongé. À l'origine de tous les peuples montre
qu'on a avec eux maille à partir comme à des personnes
du réel, non pas des dieux tout-puissants, mais des
dieux puissants là où ils étaient. Toute la question
était de savoir si ces dieux désiraient quelque chose.
Le sacrifice ça consistait à faire comme s'ils désiraient
comme nous et s'ils désiraient comme nous, (a) a la même
structure. Ça ne veut pas dire que ce qu'on leur sacrifie,

ils vont le bouffer ni même que ça puisse leur servir à quelque chose mais l'important est qu'ils le désirent, et je dirais plus que ça ne les angoisse pas.

Car il y a une chose que, jusqu'à présent, personne je crois n'a résolu d'une façon satisfaisante : les victimes, toujours, devaient être sans tache. Or, rappelez-vous ce que je vous ai dit de la tache au niveau du champ du vécu. Avec la tache apparaît, se prépare, la possibilité de résurgence dans le champ du désir de ce qu'il y a derrière d'occulte, à savoir, dans l'occasion, cet œil dont le rapport avec ce champ doit nécessairement être évidé pour que le désir puisse y rester avec cette possibilité ubiquiste voire vagabonde qui, en tous les cas, lui permet de se dérober à l'angoisse.

Apprivoiser les dieux dans le piège du désir est
essentiel et ne pas éveiller l'angoisse. Le temps me force de terminer ici. Vous verrez que, si lyrique que puisse vous apparaître cette dernière excursion, elle nous servira de guide dans des réalités beaucoup plus quotidiennes dans notre expérience.